

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 44

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185384>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 1<sup>er</sup> Novembre 1879.

Nous trouvons dans le *Nouvelliste vaudois* de 1801 une curieuse polémique relative aux honoraires d'un médecin de Sion qui demandait un louis d'or (16 francs anciens) pour vacciner un enfant, alors que la variole faisait de grands ravages dans le Valais. Ce fait, signalé assez vertement dans les journaux par un anonyme, provoqua, de la part du médecin mis en cause, la réponse suivante :

« Monsieur l'écrivain ! Qui que vous soyez, j'exerce mon art de médecin loyalement ; que chacun fasse aussi bien le sien. Je me fais bien payer par les gens qui sont en état de le faire, et je n'en rougis pas, parce que l'argent, quelque rare qu'il soit, est encore plus facile à obtenir que la reconnaissance, et que d'ailleurs tous les talents ont leur prix, excepté celui de fabriquer des mensonges pour noircir un homme ; il est devenu trop commun.

Il m'arrive aussi quelquefois de traiter gratuitement des malades, mais je ne m'en vante pas de peur, de peur que l'exemple ne gagne ; mais il est vrai que ce n'est pas à des gens des plus aisés du canton, tels que le citoyen R., auquel s'applique sans doute l'exemple que vous citez... Que voulez-vous ? C'est une bévue que vous avez faite ; mais quelque grossière qu'elle soit, ce n'est pas à moi à vous en blâmer ; je suis exposé tous les jours à en faire, dont les suites sont bien plus fâcheuses ; mais comme je les fais sans mauvaise intention, cela ne m'empêche pas d'aller tête levée, tandis que vous n'osez pas vous montrer. C'est déjà quelque chose que de pouvoir avouer son nom, et je vous défie d'avouer le vôtre. Quand vous ne devrez qu'à vos talents et à des travaux louables l'argent que vous gagnerez, vous direz comme moi : je me moque des envieux, des méchants et des sots, et je m'appelle le docteur *Gay*. »

### Le chapeau de M. B.

La plaisante histoire qu'on va lire s'est passée dernièrement dans un des bureaux de notre ville. Il est fort probable que quelques-uns de nos lecteurs la connaissent déjà.

M. B... est un de ces employés de vieille roche, je veux dire de ceux qui ne vont pas à la chasse, qui n'ont pas la passion du jeu, ni l'habitude des cafés, un de ces employés arrivant toujours à la

besogne à heure fixe et soignant scrupuleusement les intérêts de l'administration à laquelle ils appartiennent.

Il est vrai que M. B., dont l'âge dépasse la cinquantaine, n'est pas un grand génie, aussi est-il resté sans avancement, touchant depuis de longues années un appointement fort modeste. Les jeunes employés, auxquels le chef de bureau le donnait comme un modèle à suivre au point de vue de la bonne conduite et de l'assiduité, lui jouaient mille tours dont le plus souvent sa simplicité l'empêchait de s'apercevoir. Il portait un chapeau déjà mûr et à très larges bords, qu'il renfermait soigneusement dans une armoire commune à tous les employés. On profitait des absences momentanées du chef de bureau, et dès qu'on voyait le brave B. enfoncé dans ses copies, on prenait furtivement son chapeau et on le portait chez le concierge dont la servante, moyennant une légère gratification, décousait la bordure, enlevait tout autour un demi centimètre du feutre et le rebordait de nouveau. Puis on reportait le chapeau dans l'armoire. L'opération se répétait au moins deux fois par semaine.

Le pauvre employé ne s'aperçut d'abord de rien, mais à la fin, la largeur du bord diminuant toujours, il le considérait d'un air surpris avant de le mettre sur sa tête. Sa surprise, qui augmentait de jour en jour, donnait aux jeunes employés des envies de rire qu'ils ne réprimaient qu'avec une peine infinie. Enfin, lorsque le bord n'eut plus qu'un pouce de largeur, son chef de bureau lui dit un jour : Vous avez là un singulier chapeau, M. B., je n'en ai pas encore vu comme cela. — C'est vrai, Monsieur, car tout le monde me regarde dans la rue..., c'est fort désagréable. Il paraît que mon chapelier m'a vendu là un feutre qui se retire au soleil ; je vais le lui reporter.

Un de nos abonnés nous communique un petit volume, déjà vieux, mais rempli de charmantes choses, témoin l'anecdote suivante, due à la plume de Mme Judith Cauchois-Lemaire :

Le capitaine Gerbaut, mis à la retraite par suite du licenciement de l'armée de la Loire, était le plus malheureux des hommes. Sa femme ne pouvait le voir, lui habitué à la vie active, se dévorer dans l'inaction et désespéré jusqu'à la rage, à l'idée d'être non-seulement inutile, mais à charge à sa famille... Cet homme, si brave devant l'ennemi, manquait de courage pour s'exposer au refus ou à l'humiliation ;

## LE CONTEUR VAUDOIS

il n'avouait pas toute sa pénurie, et sollicitait avec trop de délicatesse et de discrétion pour réussir ; il était trop fier pour être importun. Aussi avait-il conservé quelques bonnes relations avec d'anciens compagnons d'armes et particulièrement avec un général, lequel devait à l'empire une situation brillante.

Le couvert était mis une fois par semaine à la table abondante du général... Un jour qu'elle réunissait une douzaine de convives, la conversation prit une tournure industrielle... Le général se fit apporter à ce propos un petit chef-d'œuvre d'art mécanique. C'était une montre nouvelle, curieuse et de grand prix. Ce bijou passa dans toutes les mains, puis la conversation changea d'objet, et l'on avait débattu vingt autres questions, sans les résoudre, lorsqu'on sortit de la salle à manger. Rentré au salon, le général se souvint de la montre, et, sonnait son valet de chambre, il lui ordonna de la reprendre sur la table, où elle devait être restée, pour la remettre où il l'avait prise. Après quelques instants, le domestique rentra assez effaré : il n'avait pas trouvé la montre ; le général, surpris et craignant quelque inattention, retourne avec Baptiste et n'est pas plus heureux.

— Quelqu'un, ou le général lui-même, ne l'aurait-il pas emportée par mégarde au salon ? demanda le domestique inquiet.

— Je ne crois pas, mais il est aisé de le voir. Nouvelle recherche sans meilleur résultat.

— Ce que je redoute, dit le général, c'est qu'on ait fait quelque étourderie et que la montre soit brisée.

— Nous ne sortons pas d'ici qu'elle ne soit retrouvée, interrompit un convive avec une solennité d'assez mauvais goût.

— Cette décision, reprit en souriant un jeune homme, qui peut-être avait disposé de sa soirée, me paraît menaçante pour le général et un peu attentatoire à la liberté de tous. Je propose une mesure plus touchante et plus expéditive ; c'est de nous laisser fouiller.

Une vive acclamation accueillit la proposition. Adopté ! adopté ! criait-on de toute part en riant, et le jeune homme, se livrant le premier, exigea que le valet de chambre, érigé en douanier, fit l'inspection sévère de ses poches. Le général, qui d'abord s'était opposé à cette plaisanterie, finit par en rire. Chaque visite nouvelle fournissait quelque sujet de gaieté. Le capitaine prenait peu de part à toutes ces folies. Il y assistait d'un air contraint et semblait se tenir à l'écart autant qu'il était possible de le faire sans être remarqué. A mesure que la visite avançait, il paraissait plus mal à son aise ; on eût dit qu'il cherchait à éluder son tour, et peut-être il se flattait d'y réussir au milieu de cette bruyante confusion ; mais il n'en fut pas ainsi : Tous, au contraire, après que ses compagnons eurent subi cet inventaire inattendu, se retournèrent vers lui avec un redoublement de joyeux tapage, et le signalèrent comme le coupable, puisqu'il était le dernier. Le capitaine, pâle et troublé, balbutia quelques excuses, qui se perdirent dans le bruit. On stimulait la sévérité du domestique pour cette dernière expédition.

— Baptiste, voici le moment décisif ! criait l'un.

— Baptiste, pas de distraction, nous avons les yeux sur toi, disait un autre ; exhibe le corps du délit !

— Courage ! Baptiste, au dernier les bons.

Baptiste s'avança, mais Gerbaut, croisant les bras sur sa poitrine, déclara d'une voix tremblante, qu'à moins de violence, on ne mettrait pas la main sur lui.

Un profond silence succéda tout à coup aux cris éclatants, et le général, prenant aussitôt la parole :

— Le capitaine a raison, dit-il, cet enfantillage a déjà duré trop longtemps. Je demande une exemption pour lui et pour moi.

Gerbaut, ne pouvant parler et se soutenant à peine, le remercia par un regard plein de reconnaissance, et sortit pour se dérober à la honte et à l'embarras de sa position. Le général, après son départ, ne fit aucune réflexion, et ses hôtes durent imiter sa réserve, mais toutes les figures semblaient s'interroger, et le général lui-même resta soucieux et préoccupé.

Gerbaut marcha longtemps avant de rentrer chez lui ; il avait besoin d'être seul et de calmer un peu, par le mouvement extérieur, l'agitation presque folle à laquelle il était en proie. Le chaos était dans sa tête, et ce fut avec peine qu'il parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées, à prendre une résolution. Il rentra bien tard, et sa femme, qui l'attendait avec impatience, ne put retenir un cri d'effroi, lorsqu'elle le vit revenir pâle et bouleversé.

— Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda-t-elle.

— Rien, dit Gerbaut, se laissant tomber sur une chaise, épuisé de fatigue et d'émotion, et posant sur la table un petit paquet ; vous me coûtez bien cher, ajouta-t-il.

En vain, Mme Gerbaut, cherchant à le calmer, voulut en savoir davantage.

— Demain, répondit-il, demain... nous verrons... Je sortirai de bonne heure... laisse-moi et sois tranquille. Demain, je te dirai tout.

Dès le matin, le capitaine reprit le chemin de l'hôtel où il avait dîné la veille, et, bien qu'il marchât résolument, un trouble inexprimable agitait son pauvre esprit. Comment allait-il se présenter ? De quel air serait-il reçu ? Et le serait-il seulement ? Faudrait-il écrire ? Constater ce qui lui coûtait tant à confesser ? Pourtant il ne pouvait rester sous le poids qui l'écrasait. Il se répétait de cent façons diverses le terrible aveu qu'il lui fallait faire... Le général va-t-il le recevoir ? Oui. On le fait entrer. Gerbaut n'ose lever les yeux. Il s'assure d'un regard que la porte est fermée sur lui. Alors sans hésiter, d'une voix sourde et rapide, comme un homme qui accomplit un sacrifice inexorable :

Je ne puis m'abuser, général, dit-il, sur ce qu'il y avait d'étrange hier au soir dans ma conduite, ni sur les doutes qu'elle a pu faire naître. Je n'en saurais supporter l'idée, et, quoiqu'il m'en coûte, je viens vous avouer toute l'étendue de mon malheur et l'humiliation où il m'a réduit.

Le général qui avait fait un geste pour l'interrompre, le laissa poursuivre. Gerbaut, s'animait par degrés :

— Ma misère est au comble. Là, est toute mon excuse. Je suis à la charge de ceux dont je devrais être le soutien. Une femme, une mère infatigable assure au prix d'un travail sans relâche le pain de la journée à nos pauvres enfants. Je n'y touche qu'en frémissant à ce pain de douleur !...

— Capitaine !... interrompit le général tout ému.

Mais Gerbaut n'entendait et ne voyait plus rien, et, s'il se fût arrêté, peut-être n'eût-il pas achevé, car le plus pénible lui restait à dire. Pressé par l'exaltation de son désespoir, il continua sans rien écouter :

— Je ne me reproche pas moins un repas meilleur pris loin de ceux qu'accable ma cruelle destinée. Assis à votre table, où me poursuit ce tableau déchirant, je cède à l'irrésistible désir de porter à mes pauvres filles quelques débris de votre abondant superflu, et je parviens presque toujours à soustraire à leur profit quelques portions de ce qui m'est offert ! C'était ma position hier au soir, et je serais mort de honte s'il m'avait fallu rendre vos convives et les gens à votre service témoins de l'abaissement où la pauvreté m'a fait descendre ! J'étais ridicule, ce qui est pis que d'être coupable aux yeux du monde ; mais aux vôtres, général, je ne pouvais rester en état de suspicion.

La voix de Gerbaut s'affaiblissait et il commençait à parler avec moins de volubilité. Le général put répondre :

— Trente années honorables, interrompit-il, vous placent au-dessus de tout soupçon. D'ailleurs, voici ce qui répond à tout, et il faisait briller aux regards étonnés de Gerbaut la montre tant cherchée. C'est à moi à vous demander pardon à tous, poursuivit le général, je l'avais, sans m'en douter, placée dans mon gousset, où je l'ai retrouvée le soir devant Baptiste ébahi.

— Si je l'avais su !... murmura Gerbaut pétrifié.

— Ne regrettez rien, reprit le général en lui tendant la main, j'ai appris ce que vous n'auriez pas dû me cacher, mais il n'y avait que la crainte d'une supposition flétrissante qui pût vous décider à découvrir vos plaies si douloureuses. C'est un ami qui vous a entendu ; bientôt vous aurez de mes nouvelles.

Gerbaut sortit plus calme, mais encore tout confus. A quelques jours de là il reçut une invitation à dîner chez le général. Les convives étaient ceux de la dernière réunion. L'amphitryon ne manqua pas de conter, en s'excusant, l'incroyable distraction dont il s'était si tard aperçu, et le capitaine, placé près de lui à table, trouva, sous le pli de sa serviette, sa nomination à un poste honorable et modeste qui assurait désormais l'existence de sa famille.

#### Pe fin qu'on cosandâi.

Dzegnet étai on villio valet que n'avâi jamé z'âo z'u étâ mariâ et que viquessâi tot solet. L'étai tant avaro que ne sê cosâi pas pi bin adrâi la viâ. N'est pas l'aussé z'u fauta; bin lo contréro, kâ l'avâi prâo dè quiet; ma tot parâi medzivè crouïo et sê vetessâi mau. Sê démaufiâvé dè tot lo mondo et se l'étâi d'obedzi d'avâi dâi z'ovràï po çosse âo po cein, restâvé quie tot dâo long; l'avâi adé poâire que lo robéyont. Quand l'atsetâvé oquiè, savâi adé diéro cein dévessâi cotâ et n'avâi pas moïan dè lâi féré la quia, que sâi on tsapé, dâi solâ âo quiet que sâi. Portant quand l'avâi fauta d'haillons, lè z'atsetâvé pas tot fé, et coumeint ne sê tsaillessâi pas d'avâi lo tailleu tsi li, l'étâi bin d'obedzi dè lâi bailli l'ovradzo, et quand bin lè tailleu sont dâi tot fins po sê copâ on dévant dè gilet âo bin on pâ dè diêtons su cauqiès z'aunès, n'étiot pas fotus dè trompâ Dzegnet, coumeint vo z'allâ vairè.

L'avâi dè la grisette que l'avâi ourdi li mémo tsi lo tisserand et on iadzo que l'avâi fauta dè tsaussés nâovès, l'ein copé on bocon, que y'aussé prâo, et que baillâ âo tailleu avoué la droblire, lè botons, lo fi, la bocllia, lo couti po lè bossons, enfin tot, kâ l'atsetâvé à la boutequa tot cein que faillâi; et preind mésoura ein deseint âo tailleu dè ne pas manquâ dè lâi rapportâ ti lè resto.

— Por quouï mè preni-vo? se repond lo cosandâi, on bocon ein colére, mâ ein sê reintorneint, sê peinsâ : atteinds, villio rance! l'as poâire que tè robéyo! on lè tè rapportérâ, tè resto; mâ po tè puni, mè faut on bocon dè ta grisette et vu bin que lo crique mè craquè se te lo vâo cognâitre.

L'est bon. Lo tailleu qu'avâi la mésoura, copé âo pe justo, s'ein met dè coté po la roba de 'na pouponna à sa bouéba, câod lo peintalon et quand l'est fé, fâ on paquiet iô met ti lè resto avoué et lo reporté à Dzegnet.

— Atteindè mè vâi on petit momeint, se fe l'avarô.

Et l'eintrè dein lo pâilo derrâi.

Quand revint, ye fâ âo tailleu :

— Vo m'ein âi robâ, tsanero dè larro que vo z'étés, tatsi vâi d'allâ lo queri dè suite.

— Vo z'ein âi meintu, se repond l'autro, et de 'na réson à l'autra cein amenâ onna disputa que Dzegnet mette frou lo cosandâi et portâ plieinte âo dzudzo.

— Faut féré atteinchon, Dzegnet, se lâi fe lo dzudzo, ka po derè voleu à on hommo, faut avâi dâi témoeins, sein quiet vo porriâ être condanâ.

— Oh! y'ein é dâi témoeins!

— Ont-te vu que lo tailleu vo z'aussé roba?

— Na, dzudzo, mâ quand lâi y'é portâ cein que faut, y'é tot pèsâ par dévant la Janette âo martsau et la fenna à Quiquenâre, que y'ein avâi 7 livrés mein on quart et ora, vo pâodè repésâ vo-mémo, n'ia perein què 6 livrés et 7 oncès...

Ma fâi lo tailleu n'a pas su què repondrè, kâ n'avâi diéro peinsâ à cllia rubriquâ et l'a bo et bin étâ condanâ.

Chacun sait que l'exactitude des indications du thermomètre quant à la température générale de l'air dépendent entièrement de l'endroit où est placé l'instrument. Est-il accroché sur la brique, sur du bois, sur du métal? Est-il avec planchette en bois ou avec plaque en ardoise ou en porcelaine? Est-il placé dans l'embrasure d'une fenêtre avec store ou en dehors? De quelle couleur est le mur qui lui fait face? Est-il au-dessus d'une rue macadamisée, d'une rue pavée ou d'une pelouse? Est-il sur fond blanc ou sur fond noir? A l'est, à l'ouest, au nord? Autant de différences sensibles dans l'indication qu'il fournira. Comment donc préciser?

M. Henri de Parville, un savant compétent en la matière, nous a indiqué un moyen :

« On entend, en termes scientifiques, par température, la température de l'air. Or, un instrument disposé sur un mur ne peut donner que la température du mur, très différente souvent de la température de l'air. C'est la température de l'air qu'il nous faut. Or, le seul moyen précis de se la procurer, c'est de prendre un petit thermomètre sans planchette, absolument libre, accroché à une corde, et de le tourner dans l'air comme une fronde pendant quelques instants. Ainsi l'instrument est en contact avec l'air et prend réellement sa température. Encore est-il nécessaire d'abriter l'instrument contre le rayonnement d'un mur ou d'une maison en le plaçant convenablement. »

Procéder autrement, c'est le désordre le plus absolu dans les températures.

Le *Messageur des Alpes* profite de ces temps désastreux pour remettre en mémoire une recette simple et facile pour faire une bonne piquette. « Egrappez, dit-il, votre vendange rouge ou blanche, et mettez-la fermenter dans un tonneau avec le moût; au mois de février ou mars, alors que le vin est parfaitement limpide, soutirez, mettez en bouteilles, et remplacez le vin par une égale quantité d'eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre du sucre blanc, un quart de livre par pot, etc., etc. »

Tout en applaudissant à la louable intention qui a guidé le *Messageur des Alpes*, nous nous permettons de lui faire observer que sa recette est beaucoup trop compliquée. La nôtre est bien plus simple. La voici : « Prenez tout simplement du raisin de cette année, placez-le sous le pressoir, comme cela se pratique ordinairement; recevez le liquide dans une cuve, mettez en vase, laissez fermenter, et vous aurez une excellente piquette. »